



Germanica

27 | 2000

Identités - existences - résistances : Réflexions autour
des Journaux 1933-1945 de Victor Klemperer

Ni Allemand ni Juif : être paria dans son propre pays

Weder Deutscher noch Jude : Paria im eigenen Land

Rita Thalmann



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/germanica/2455>

DOI : [10.4000/germanica.2455](https://doi.org/10.4000/germanica.2455)

ISSN : 2107-0784

Éditeur

Université de Lille

Édition imprimée

Date de publication : 30 décembre 2000

Pagination : 22-22

ISBN : 9782913857094

ISSN : 0984-2632

Référence électronique

Rita Thalmann, « Ni Allemand ni Juif : être paria dans son propre pays », *Germanica* [En ligne], 27 | 2000, mis en ligne le 01 avril 2014, consulté le 06 octobre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/germanica/2455> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/germanica.2455>

Ce document a été généré automatiquement le 6 octobre 2020.

© Tous droits réservés

Ni Allemand ni Juif : être paria dans son propre pays

Weder Deutscher noch Jude : Paria im eigenen Land

Rita Thalmann

Le paradoxe de la « symbiose germano-juive »

- 1 Évoquer la problématique identitaire de Victor Klemperer revient à se poser la question tant de fois soulevée depuis le XIX^e siècle jusqu'à nos jours, de Heine et Börne à Gershom Scholem et Hanna Arendt, du paradoxe de cette « symbiose germano-juive » dont les protagonistes intellectuels les plus brillants ne furent en définitive que des marginaux, des parias contraints à l'exil ou au repli solitaire dans un pays qu'ils croyaient être le leur.
- 2 À comparer la situation des juifs dans d'autres pays occidentaux, force est de constater, comme le remarquait Enzo Traverso que le concept de symbiose n'a jamais été utilisé aux États-Unis où l'américanisation des groupes minoritaires désignée par le phénomène du « melting-pot » ou de nos jours du « pluralisme culturel » n'a jamais impliqué la perte de l'identité ethno-culturelle des communautés concernées. En France, en dépit de la persistance de l'antisémitisme, l'émancipation – assimilation des juifs portée par la Révolution de 1789, favorisée par les institutions républicaines – a entraîné leur intégration dans la nation, faisant de la confession juive, comme des autres confessions, une affaire privée. Du moins aussi longtemps que son statut se confondait avec les valeurs et les garanties de la République laïque. En Europe de l'Est, par contre, la judéophobie érigeait une puissante barrière contre une assimilation-intégration. De sorte que, à l'exception d'intellectuels marxistes d'origine juive comme Trotsky ou Rosa Luxemburg, les juifs de Russie ou de Pologne continuaient à se considérer comme appartenant à une nation juive.
- 3 En Allemagne, selon la formule de Gershom Scholem, les juifs « quand ils croyaient parler aux Allemands se parlaient à eux-mêmes ». Ce caractère précaire et illusoire de

leur émancipation, rarement reconnu à temps par les « Citoyens allemands de confession juive » était par contre reconnu dès 1933 avec amertume par l'écrivain Arnold Zweig dans son *Bilan du judaïsme allemand*. De même que Heinrich Mann présentait déjà en 1934 dans *Der Hass*, l'histoire des relations germano-juives sous le signe d'une passion à sens unique, éternellement destinée à se heurter contre un mur d'incompréhension et de rejet. L'extrême lenteur de l'émancipation des juifs d'Allemagne, le fait qu'elle fut dans une large mesure une conséquence de la Révolution française et de l'ère napoléonienne, plutôt que le résultat d'un développement endogène, ajouté au fait que l'Aufklärung allemande était moins fondée sur une idée d'émancipation sociale que sur celle de tolérance, non dénuée d'ambiguïté, aboutit à la formation d'un type nouveau de « juif non juif ». Avec un désir d'intégration allant jusqu'à la fuite de la judéité. À l'instar de Marx et de bien d'autres à sa suite, avec sa condamnation comme phénomène archaïque ou, plus massivement encore, la conversion, le plus souvent au protestantisme, religion majoritaire dans l'Allemagne de l'époque. Ce que Heine appelait « le billet d'entrée dans la société ».

- 4 Or si cette « émancipation » des juifs d'Allemagne a amélioré leurs conditions de vie au XIX^e siècle en leur permettant d'accéder à des activités interdites auparavant – notamment dans les professions libérales – elle n'a pas supprimé mais seulement modernisé les structures socio-économiques héritées du ghetto. Au tournant du siècle 56% des juifs étaient actifs dans le commerce contre 10% dans le reste de la population, 15% étaient avocats, 6% médecins, 8% écrivains et journalistes alors que les juifs représentaient moins de 1% de la population ; Ils côtoyaient les non-juifs dans la vie professionnelle, mais n'avaient guère de relations privées avec eux. Dans ses souvenirs, *Ein Deutscher auf Widerruf*, Hans Mayer écrit : « Sans le savoir, en tout cas sans vouloir le savoir, on vivait dans un ghetto judéo-allemand ». Impliquant une adhésion à des codes de comportement et à un ensemble de valeurs dominantes, l'assimilation des juifs appartenant aux couches moyennes, voire possédantes de la bourgeoisie débouchait sur une acculturation tenacement poursuivie et souvent brillamment parachevée, mais non exempte de contradictions. Ce que Hanna Arendt qualifiait de « condition de parvenu » – par opposition à celle de paria –. Ils pouvaient vivre *comme* des bourgeois allemands, mais rarement *avec* des bourgeois allemands. Ils pouvaient s'imprégner des valeurs de la société environnante, mais de fortes résistances les empêchaient de s'y dissoudre. Pour ceux des juifs qui aspiraient à se fondre complètement dans la société et à être acceptés dans un environnement marqué par les préjugés antijuifs, cette démarche consistait souvent à intérioriser et à projeter contre eux-mêmes les préjugés dont ils étaient victimes. Cette fuite ou haine de soi, expression d'un sentiment d'infériorité, de frustration et de malaise, entraînait aussi chez les juifs assimilés le rejet de leurs coreligionnaires immigrés d'Europe orientale, de ces « Ostjuden », qui évoquaient par leur jargon, leurs vêtements, leur comportement, l'image désagréable du particularisme du ghetto grandement responsable, selon eux, du développement de l'antisémitisme.

L'échec de l'acculturation totale

- 5 Dans ce contexte brièvement esquissé, l'itinéraire de Victor Klemperer illustre presque jusqu'au paroxysme l'échec de l'intégration par l'acculturation totale. Même si les représentants du libéralisme politique, il est vrai très minoritaire en Allemagne,

l'exigeaient, cette acculturation n'a jamais été effectivement admise par la majorité de la société allemande. Né en 1881, c'est-à-dire à un tournant de l'Empire allemand où convergent, dans le contexte de la crise de la modernité, l'antijudaïsme chrétien d'un Adolf Stoecker et l'antisémitisme racial d'un Wilhelm Marr, dans une famille pauvre de six enfants à Landsberg an der Warthe dont Christa Wolf a magistralement décrit la versatilité politique, certes nullement singulière, mais particulièrement marquée dans les Marches et les zones rurales de l'Est, ce fils de rabbin entame dès sa vingt deuxième année le parcours aussi typique que rapide de l'assimilation. Comme ses deux frères Berthold et Georg, devenus respectivement avocat et professeur de médecine réputés, il se convertit au protestantisme. Sans doute autant par réaction à un père avec lequel ses rapports étaient conflictuels que pour égaler l'ascension sociale de ses frères. Estimant que son apprentissage commercial à Berlin, pour lequel il n'avait manifesté aucune aptitude, le plaçait en position d'infériorité par rapport à ses frères, mais aussi, comme il le laisse entendre dans son Journal, parce qu'il entend se distancier de « l'affairisme juif » qualifié « d'atavisme de ghetto ». Plus surprenant pour celui qui se veut si foncièrement allemand, si fier d'avoir servi dans l'armée impériale et de s'être porté volontaire dans une unité combattante durant la première guerre mondiale, son choix des études romanes, et tout particulièrement du XVIII^e siècle français cher à une minorité d'adeptes du judaïsme éclairé, de cette « Wissenschaft des Judentums » dont la plupart des représentants trouvèrent refuge et souvent même les honneurs en France. Mais, contrairement à ces derniers, ses séjours d'étude en Suisse, à la Sorbonne, en Italie et en Amérique latine, loin d'ouvrir son esprit à la diversité culturelle, renforcent son attachement viscéral à la germanité. Attachement que scellera aussi son mariage en 1904 avec la pianiste Eva Schlemmer, une authentique protestante de Königsberg.

- 6 Ni le fait que dès sa jeunesse la corporation étudiante refuse d'élire un juif à la Présidence, ni le constat qu'en dépit de la recommandation d'un romaniste aussi réputé que son directeur de thèse, Karl Vossler, ne lui laisse d'autre choix, déjà en 1920, qu'un modeste poste à l'École supérieure technique de Dresde où il restera, faute d'appel à une chaire de grande université même sous la République de Weimar, ne parviennent à atténuer son besoin de reconnaissance sociale. Reconnaissance qu'atteste, pense-t-il ou veut-il se persuader, son entrée dans le Brockhaus aux côtés de son frère Georg et de son cousin, le chef d'orchestre Otto Klemperer, converti lui au catholicisme. Or, à la différence des juifs allemands recensés par l'appartenance confessionnelle – pratique abolie en 1871 par la République française, mais maintenue sous la République de Weimar, qui reconnaît aux trois cultes le statut de « corporation de droit public » (*Körperschaft des öffentlichen Rechts*) que la communauté gardera même sous le nazisme jusqu'en février-mars 1938 – Klemperer, se trouvera, malgré sa conversion, rejeté dans la catégorie des « juifs intégraux » (*Volljuden*) à partir de la législation raciale de Nuremberg en 1935. Considéré par la majorité de la population et par les juifs confessionnels comme une clarification légale des rapports entre Allemands et juifs, destinée à mettre fin aux exactions sauvages des activistes du parti, cette législation marque en réalité une régression brutale dans un statut de ghetto puisqu'elle exclut les juifs de l'appartenance physique et civique à la « communauté du peuple » (*Volksgemeinschaft*).
- 7 Jusqu'en 1935, Klemperer n'est pas touché personnellement par le boycottage et la législation d'éviction de la fonction publique d'avril 1933. Sur intervention du Président Hindenburg, les anciens combattants, les pères et les fils de tués au front bénéficient,

en effet, d'une dérogation, non reconnue aux femmes. De plus, Klemperer accepte même de prêter le serment de loyauté au nouveau régime tout en pressentant déjà avec une lucidité assez rare à l'époque, que la haine des juifs risque d'entraîner à plus ou moins longue échéance leur destruction totale en Allemagne. Son renvoi en 1935, avec une retraite qui ne représente plus que la moitié de son salaire et sans le moindre geste de solidarité de ses collègues constitue la première des cinq étapes de ce qu'il appelle « l'insécurité et le caractère déshonorant de notre situation dans le Reich ». Situation plus durement ressentie par ceux et celles qui, comme lui, n'ont même pas le recours du repli sur une foi et, malgré des velléités à certains moments critiques, ne se résolvent pas à émigrer.

- 8 Certes, jusqu'en 1938 seul un tiers des juifs d'Allemagne les plus directement visés en raison de leur engagement politique antérieur et/ou dans leurs moyens d'existence ont accepté la perspective d'un avenir incertain en abandonnant des proches, des amis, un environnement familial et la majorité de leurs biens à l'État. Mais ce mouvement s'accélère au cours du tournant de 1938 et jusqu'à la guerre où le deuxième tiers, soit autant que durant les cinq premières années du régime, cherche à fuir coûte que coûte une situation de plus en plus intenable. On constate toutefois que ce mouvement ne touche guère les ménages mixtes et les « métis » (*Mischlinge*) qui se croient protégés par le conjoint ou la parenté non juive. Ce qui est le plus étonnant, et n'est pas sans rappeler le cas de l'écrivain luthérien Jochen Klepper, marié à une femme d'origine juive, c'est la volonté de compenser l'angoisse du déracinement par la construction d'une maison. Illusion de posséder un foyer préservé au milieu de l'insécurité environnante. Mais Klemperer, contrairement aux époux Klepper, ne prend même pas la précaution d'en transférer la propriété au conjoint non juif alors qu'il ne cesse de se demander ce qu'il adviendra de sa femme sans fortune s'ils doivent être séparés.
- 9 Plus paradoxal encore : sa critique de la « psychose juive » alors qu'il affirmait déjà après les premières mesures d'exclusion d'avril 1933 « Je ne suis déjà plus allemand et aryen, mais juif et dois être reconnaissant qu'on me laisse en vie ». Mais comment se situer dans cet univers juif où, en dépit de la fidélité de quelques non juifs – fait assez rare pour être remarqué – il se trouve rejeté malgré lui ? On conçoit aisément que le démocrate libéral qu'il est condamne des nationalistes juifs comme Hans Joachim Schoeps ou le groupe autour de Max Naumann, qui ne demandent qu'à rallier le régime national-socialiste si celui-ci consentait à les accepter. Ralliement qui exista dans l'Italie de Mussolini de 1922 jusqu'à l'introduction de la législation antijuive de 1938. Plus étonnante : son aversion pour le sionisme qu'il assimilera longtemps au nazisme alors que ce courant, peu prisé des juifs allemands avant 1933, devient le recours identitaire de ceux et celles, qui n'avaient plus de lien avec la religion juive. Ce n'est qu'à la suite de lectures dans les années quarante qu'il se départira d'un jugement aussi abrupt fondé sur une méconnaissance complète de la question. Car comment condamner un nationalisme juif quand on se déclare encore, non sans contradiction « nationaliste allemand » ? L'idée même de la renaissance d'un peuple juif, énoncée par certaines de ses nouvelles relations – dont son dentiste qu'il apprécie pourtant – le révolte parce qu'il n'y voit que le résultat de la contrainte hitlérienne. Comme si les juifs d'Europe centrale et orientale n'avaient pas réagi bien avant le nazisme aux pogroms endémiques du régime tsariste, voire d'une partie de l'Empire austro-hongrois en optant pour le sionisme. Quant aux pratiques religieuses, ce fils de rabbin en ignore jusqu'aux formes les plus élémentaires. Chose plus étonnante de la part d'un intellectuel cultivé, il ignore jusqu'aux grands classiques du judaïsme de langue

allemande tels que les historiens Graetz et Doubnov, les maîtres de la mystique juive tels Franz Rosenweig et Martin Buber dont il ne prendra connaissance, là aussi, que dans les années quarante, grâce aux prêts ou aux cadeaux de relations, qui compensent l'interdiction d'utiliser les bibliothèques publiques.

- 10 Entre une prise de conscience très nette dès 1936 que le rêve juif d'être Allemand n'a été qu'une illusion et son attachement viscéral à un Deutschtum dont il ne parvient pas à se détacher, il ne reste – et son cas n'est pas isolé – que le refuge dans l'écriture, dans cette chronique, analyse lucide de la dégradation de son environnement comme de sa propre déchéance. Avec le sentiment, faute de croire en un au-delà, de laisser au moins une trace de son passage sur terre.

Le tournant décisif de 1938 : assumer la condition de paria

- 11 Deuxième étape de la perte d'identité, l'année 1938, qu'un document de l'Auswärtiges Amt ainsi que le rapport d'activité de la Reichsvereinigung der Juden in Deutschland qualifie « d'année de notre destin » selon l'un, de « tournant historique » selon l'autre. Année marquée par les premières expulsions forcées après l'Anschluss de l'Autriche, suivie de celle des juifs des Sudètes après les accords de Munich, puis de celle de quelques 17 000 juifs polonais du Reich et qui s'achève sur le pogrom de la « Nuit de Cristal » du 9-10 novembre, que Klemperer n'appellera plus que « catastrophe », terme correspondant d'ailleurs curieusement à celui de l'hébreu Shoa, employé de nos jours pour la « Solution finale », moins aberrant que celui « d'holocauste ». C'est dans ce contexte qu'il utilise aussi pour la première fois l'expression « Paratium » et le nous collectif pour définir la condition des juifs du Reich désormais condamnés comme jadis les esclaves noirs. À l'instar des tournants décisifs de 1933 et 1938 puis, à partir des vagues de déportations qui commencent à l'automne 1940 pour s'amplifier un an plus tard, la nouvelle du suicide d'amis et de connaissances, expression souvent ultime du droit de choisir au moins sa mort, d'ailleurs perçue par les nazis comme un sabotage de leur action, le pousse à plusieurs reprises à envisager cette extrémité. Mais la peur de la mort, l'idée d'abandonner sa femme dans la misère, l'absence de foi dans un au-delà, l'empêchent de franchir le pas malgré les informations alarmantes sur le sort des expulsés et des 30 000 hommes juifs arrêtés dans le contexte de la « Nuit de Cristal », envoyés dans les camps de Dachau, Sachsenhausen et Buchenwald.
- 12 L'avalanche des mesures antijuives décrétées au lendemain du pogrom allant du retrait du permis de conduire – les promenades en voiture restaient un des rares plaisirs des Klemperer – au port obligatoire du prénom Israël pour les hommes, Sara pour les femmes, obligation due au génie inventif de Hans Globke – futur secrétaire d'État du chancelier Adenauer – en passant par la contribution imposée de 1 milliard de RM pour l'attentat perpétré à Paris par le jeune réfugié juif Herschel Grynszpan contre le secrétaire d'Ambassade vom Rath, contribution prélevée sur les comptes bloqués des juifs depuis avril 1938 et, dans le cas de Klemperer, même sur sa maigre retraite. Sans oublier l'imposition d'un passeport spécial frappé d'un grand J à l'encre indélébile, conséquence d'une démarche de la Suisse après l'Anschluss pour éviter un afflux de réfugiés. La vérité oblige à dire que depuis la Conférence d'Évian, réunie en juillet 1938 à l'initiative du Président Roosevelt pour trouver l'oiseau rare susceptible d'accueillir

les réfugiés du III^e Reich, la plupart des pays se refusent à admettre des immigrants préalablement dépouillés de leurs biens.

- 13 Contre toute évidence, et sur ce point il rejoint Karl Marx, petit-fils de rabbin, converti au protestantisme dans son enfance et bon nombre de ses épigones, la « question juive » n'est pour lui qu'un avatar du capitalisme et le vestige d'une conception archaïque, qu'Hitler a mis au centre de son idéologie. Selon Klemperer, la distance (*Fremdheit*) entre juifs et « aryens » – pourquoi alors employer ce terme à connotation bio-ethnique ? – les frictions entre eux, seraient moindres qu'entre catholiques et protestants, patrons et ouvriers, originaires de Prusse orientale et Bavarois. Curieux refoulement d'une opposition dépassant de beaucoup les clivages socio-culturels. Car sans nier l'existence de l'antisémitisme, Klemperer veut en méconnaître la dimension spécifique multiséculaire dans de nombreux pays. De même, mettre sur le même plan, comme il le fait, l'intégration civique des juifs de France et celle des juifs d'Allemagne revient à méconnaître la différence entre une citoyenneté fondée depuis 1789 – malgré la mise en cause sous Vichy et par certains conservateurs jusqu'à nos jours – sur le droit du sol alors que l'Allemagne, même après 1945, a maintenu le droit du sang. D'où la dichotomie résumée dans la formule « Juif et Allemand. »
- 14 Troisième étape de la perte de repères indentitaires : l'information reçue en août 1939 du bureau Grüber, service de l'Église confessante pour les « chrétiens juifs » (*Judenchristen*) qu'il doit désormais adhérer à la Reichsvereinigung der Juden in Deutschland, qui remplace depuis le décret de 1939 la Reichsvertretung, instance représentative de toutes les organisations juives, créée en 1933. La nouvelle structure, née de la fusion obligatoire de toutes ces organisations, placée sous le contrôle direct du Reichssicherheitshauptamt (RSHA) préfigurant en quelque sorte les futurs *Judenräte* instaurés dans les pays conquis ou occupés. Réaction immédiate de Klemperer : au bureau Grüber, dissous en 1941 après l'arrestation et l'envoi en camp de concentration du pasteur Grüber et de ses principaux collaborateurs presque tous chrétiens d'origine juive, il répond qu'il reste protestant mais refuse de se manifester auprès de la communauté juive, qui demande son adhésion et le paiement de l'impôt confessionnel. Refus de courte durée puisque cette adhésion devient obligatoire. De même que les cotisations destinées à assurer son fonctionnement autarcique. D'où la mention de sa première visite à la communauté juive de Dresde, qualifiée de « démarche peu réjouissante » (27 septembre 1939). Envers et contre tout, il entend maintenir sa « bigamie confessionnelle » en partageant l'impôt confessionnel entre l'Église confessante et la communauté juive. Satisfaction de pure forme puisqu'il dépend désormais entièrement de la communauté juive pour tous les aspects de la vie quotidienne. À commencer par la délivrance de cartes spécifiques de rationnement inférieures jusqu'à 50% de celles du reste de la population et sans attribution de coupons textiles. Ce qui l'oblige à faire appel, humiliation suprême, malgré les tickets de sa femme, aux dons d'amis ou au vestiaire de la communauté qui gère aussi les services d'aide sociale, de répartition des logements et, dans les grands centres juifs, les hôpitaux, maisons du troisième âge, orphelinats, écoles pour les élèves juifs chassés des écoles allemandes depuis le pogrom, ainsi que le service d'émigration.
- 15 Quatrième étape de la condition de paria : l'obligation de quitter leur maison au 1^{er} avril 1940 pour une « maison de juifs » (*Judenhaus*) où les logements sont partagés entre plusieurs personnes ou ménages à raison d'une ou deux pièces avec les problèmes permanents de promiscuité. Les Klemperer devront changer trois fois d'habitat qualifié

par eux de « classe supérieure de camp » (*gehobenes KZ*). Les juifs sont en effet astreints désormais à des heures de sortie limitées et constamment à la merci de perquisitions inopinées d'une brutalité indescriptible, assorties de pillages, conduisant à l'arrestation, voire au suicide de certaines victimes. C'est dans ce nouveau contexte que Klemperer accepte d'admettre la centralité de « la chose juive », sans admettre cependant le terme de « question juive », dans le national-socialisme comme dans sa propre situation. D'autant que les rares connaissances non juives restées fidèles ont maintenant peur de le fréquenter et qu'il doit purger huit jours de prison pour une simple négligence de camouflage dans des conditions qui ajoutent à son angoisse, l'obsession du sort qui attend tant de connaissances juives trouvées « suicidées » dans leur cellule ou disparues dans un camp.

- 16 Cinquième étape, sans doute la plus douloureuse, l'astreinte en septembre 1941 au port de l'étoile jaune dont il a tellement honte qu'il décide de ne plus sortir qu'à la faveur de l'obscurité en hiver ou engoncé dans un manteau pour cacher la marque infamante en été.
- 17 À ce stade, même la fiction de sa « bigamie confessionnelle » s'effondre puisque l'Église confessante fait comprendre à ses membres d'ascendance juive que leur présence la met en danger et qu'il lit avec indignation un sermon déclarant que les juifs devraient être fiers de porter l'étoile de David, signe de leur filiation d'enfants de Dieu. Comme un noyé qui s'accroche à la moindre branche il continue néanmoins de noter le plus petit geste de politesse ou de solidarité de non juifs, antidote aux injures, voire aux molestations dont il lui arrive maintenant d'être l'objet dans la rue.

La fin du judaïsme allemand

- 18 Depuis l'automne 1941, les vagues de déportations se succèdent assorties de nouvelles vagues de suicides. D'où la question lancinante : « À qui le tour maintenant et vers quel destin ? » Sur les 4 400 juifs de Dresde recensés en 1933, ce qui ne situait cette communauté qu'à la 14^e place des communautés juives d'Allemagne, il n'en reste, après les vagues d'émigration et les premières déportations, qu'à peine un millier dont près de la moitié requis par l'entreprise Zeiss Ikon de Dresde qui parviendra à les garder jusqu'en 1942. Mais, à partir des revers militaires allemands s'ouvre une véritable chasse aux juifs arrêtés jusque sur la plate-forme ou à la descente du tramway, seul moyen de locomotion encore autorisé pour se rendre aux lieux de travail éloignés. À ceux et celles qui prétendent n'avoir rien su du sort des juifs, on ne peut que recommander la lecture des informations souvent très précises données par Klemperer concernant les déportations et les camps. En mai 1942, il mentionne pour la première fois Auschwitz. En avril 1942, un sergent raconte à sa femme l'horrible massacre des juifs de Kiev (sans doute de Babi Yar). La peur de chaque coup de sonnette, d'une nouvelle perquisition et de ses suites hantent ses jours et ses nuits d'insomnie. « C'est maintenant, écrit-il en mai 1942, que je mène mon combat le plus dur avec ma germanité. Je dois m'y cramponner : je suis Allemand, les autres ne le sont pas. L'esprit décide. Pas le sang. Le sionisme serait une comédie pour moi. Le baptême ne l'était pas ». Expression de l'incertitude indéniable profonde, cette répétition de la nécessité de se cramponner à sa germanité et l'insistance étonnante de la part d'un rationaliste qui ne fait pas mystère de son absence de foi métaphysique sur cette consécration de la germanité par le baptême.

- 19 À ne se trouver presque exclusivement qu'avec des persécutés juifs convertis, le cimetière israélite de Dresde devenant malgré les trois heures de route aller-retour ainsi que les invitations réciproques les seules possibilités de convivialité et d'échange d'informations, le sentiment d'isolement et de déchéance, accru par l'astreinte au déneigement puis le travail en usine, ne le quitte plus. Si son ressentiment envers les juifs de l'Est persiste, sa perception de l'Allemagne et des Allemands devient plus critique. Au point de voir dans le nazisme la spécificité d'un peuple de rêveurs et de pédants. Avec pour corollaire une nébulosité extrême de la pensée et l'organisation la plus précise de la cruauté. En réaction, il en vient à admirer, malgré l'affirmation constante de son manque d'empathie, la dignité de ces juifs souvent âgés et souffrants, qui entendent maintenir jusqu'à l'ultime limite de la déportation, ne fut ce que modestement, les traditions bourgeoises de sociabilité. Même durant la dernière nuit qu'ils doivent passer sur des chaises longues dans le local de la communauté après l'apposition des scellés sur leur logement. Pourtant les illusions ne sont plus de mise : en octobre 1942, une de ses connaissances observe à propos d'Auschwitz : « Un juif se sent comme un veau à l'abattoir, qui assiste à l'abattage des autres en attendant son tour ». Ce qui ne l'empêche pas de percevoir aussi la mise à mort des malades mentaux sans voir, il est vrai, que l'intervention des Églises parvient au moins à arrêter celle des malades non juifs alors que même lorsque au moins l'Église catholique condamne la doctrine raciale, elle n'élève pas la voix en faveur des juifs. Compassion aussi pour les Témoins de Jéhovah persécutés, le traitement inhumain des prisonniers de guerre soviétiques et des Polonaises enceintes contraintes d'avorter ou auxquelles on enlève leur bébé pour les maintenir au travail forcé. Le sort des tziganes ne semble pas avoir attiré son attention. « Nous sommes, écrit-il en avril 1943, comme dans un hôpital infesté par le choléra sans être vaccinés. » Sentiment qui le conduit à s'interroger sur l'avenir de l'Allemagne qui devra, pense-t-il, recommencer modestement par l'abc des valeurs morales bafouées, en particulier au sein d'une jeunesse fanatisée par l'endoctrinement nazi. Tout en se disant persuadé qu'aucun des juifs envoyés en Pologne – sur les moins de 300 encore à Dresde il ne reste que 60 « porteurs d'étoile » – ne reviendra pour participer à cette tâche. Beaucoup arrivent déjà morts dans des convois ou sont gazés dans des « wagons à bestiaux » – en réalité des camions spéciaux avant les installations fixes des camps – puis jetés dans des fosses communes.
- 20 À partir d'avril 1943, en même temps que s'opère un changement d'attitude de la population et jusque dans les services de la Gestapo, qu'il impute à la peur des représailles en cas de défaite déjà perceptible avec les bombardements alliés, les menaces se précisent sur le dernier carré de juifs concentrés dans un espace limité pour faciliter, pense-t-il, leur liquidation le moment venu. Le 1^{er} novembre 1943, Klemperer perd sa retraite. De sorte qu'avec le modeste salaire de l'usine et le versement du compte bloqué de son frère Georg émigré aux États-Unis, il leur reste de quoi tenir encore neuf mois. Entre une propagande déchaînée contre la « dictature mondiale des juifs » dont Hitler ne cesse de proclamer l'éradication totale en Europe, les arrestations de « juifs privilégiés » et l'incertitude quant aux réactions d'une population qui oscille entre la lassitude d'une guerre de plus en plus meurtrière et la volonté de tenir malgré tout sans qu'interviennent d'autres signes de révolte que celle de petits groupes communistes et socialistes décimés par la répression et l'échec du complot tardif de l'élite conservatrice dont nous savons qu'elle prévoyait même un statut spécial pour les juifs après le nazisme, il ne reste, véritable course contre le temps, que l'espoir d'une libération rapide par les alliés.

- 21 Par un paradoxe plus apparent que réel, cette libération coïncide pour les Klemperer avec le bombardement meurtrier de Dresde en février 1944. Événement que ce libéral agnostique interprète comme un signe de la vengeance de Yahvé pour les synagogues incendiées et l'extermination des juifs. Les épreuves qui les attendent durant les trois mois de leur fuite à travers l'Allemagne semblent légères à celui qui retrouve un extraordinaire regain d'énergie lorsque sa femme, en un véritable geste de défi, lui arrache en cette nuit de chaos, l'étoile de David, marque d'infamie imposée par ceux qui du jour au lendemain renieront ce qu'ils ont acclamé la veille et n'hésiteront pas à lui demander des certificats de « blanchiment ». En 1945, Klemperer retrouve sa maison et son univers familial. Le fait de rejoindre six mois plus tard le Parti communiste allemand lui vaut même des honneurs qui lui avaient été refusés sous la République de Weimar. Mais il est peu probable qu'il ait retrouvé une identité dans une RDA qui n'a jamais accepté de reconnaître la spécificité du destin des juifs sous le nazisme et n'a admis les rares survivants qu'au prix d'un reniement complet de leur histoire et d'une suspicion permanente. Ce qu'atteste d'ailleurs, dans le cas de Klemperer, la non publication durant plus de cinquante ans de son Journal, témoignage aussi éloquent qu'accablant, qui n'est pas, comme le pense notre collègue Nehrllich, le triomphe des Lumières et d'une résistance héroïque, mais une stratégie désespérée, stoïque, de survie dans les ténèbres d'une Allemagne au paroxysme de la déshumanisation.

BIBLIOGRAPHIE

- Hans Otto Horch / Charlotte Wardi (Hg.), *Jüdische Selbstwahrnehmung – La prise de conscience de l'identité juive*, Tübingen, Judaica, 1997.
- Gershom Scholem, *Fidélité et Utopie – Essais sur le judaïsme contemporain*, Paris, Calmann-Lévy, 1978.
- Enzo Traverso, *Les juifs et l'Allemagne*, Paris, La Découverte, 1992.
- Béatrice Philippe, *Être juif dans la société française du Moyen Âge à nos jours*, 3^e éd. Bruxelles, 1997.
- Arnold Paucker, *Der jüdische Abwehrkampf gegen Antisemitismus und Nationalsozialismus in den letzten Jahren der Weimarer Republik*, Hamburg, 2^e éd. 1969.
- Hans MAYER, *Ein Deutscher auf Widerruf*, t. 1, Frankfurt/Main, 1988.
- Trude MAURER, *Ostjuden in Deutschland, 1919-1933*, Hamburg, 1986.
- Victor Klemperer, *Ich will Zeugnis ablegen bis zum letzten Tag – Tagebücher 1933-1945*, 2 vol., Berlin, 1995, 7. Aufl. Bd. 1 S.92-93 (Februar 1934).
- Perrine Simon-Nahum, *La Cité investie*, Paris, Cerf, 1991.
- Saül Friedlander, *L'Allemagne nazie et les Juifs – t. 1, Les années de persécutions 1933-1939*, Paris, Seuil, 1997.
- Rita Thalmann, *Jochen Klepper – Ein Leben zwischen Idyllen und Katastrophen*, 3. Aufl. Gütersloh (Kaiser Tb. 117) 1997.

Victor Klemperer, *op. cit.*, Bd. 1 S. 23 (20 April 1933)

Auswärtiges Amt 82-26 19/1 in IMT Bd. XXXII, doc. PS-3358 ; *Reichsvertretung der Juden*, Arbeitsbericht 1938, S.1.

Rita Thalmann / Emmanuel Feinermann, *La Nuit de Cristal, 9-10 novembre 1938*, Paris, Robert Laffont, 1972 (épuisé) mais trois éditions en allemand – 3^e Hamburg (EVA Tb. 211), 1993 ; cf. aussi Walter H. Pehle (Hg. *Der Judenpogrom 1938*) Frankfurt/Main (Fischer Tb. 4386), 1988.

Konrad Kwiet / Helmut Eschwege, *Selbstbehauptung und Widerstand – Deutsche Juden im Kampf um Existenz und Menschenwürde 1933-1945*, Hamburg, 1984.

Wolfgang Gerlach, *Als die Zeugen schwiegen – Bekennende Kirche und die Juden*, Berlin, 1987.

Rita Thalmann, *Protestantisme et nationalisme en Allemagne – de 1900 à 1945*, Paris, Klincksieck, 1976, p. 445-446 ; cf. aussi Christoph Dipper « Der Widerstand und die Juden » in Jürgen Schmäddecke / Peter Steinbach (Hg.) *Der Widerstand gegen den Nationalsozialismus*, München, 1985, S.598-613.

RÉSUMÉS

Le paradoxe de la « symbiose germano-juive »

Évoquer la problématique identitaire de Victor Klemperer revient à se poser la question maintes fois soulevée depuis le XIX^e siècle jusqu'à nos jours, de Heine et Börne à Gershom Scholem et Hanna Arendt, du paradoxe de cette « symbiose germano-juive » dont les protagonistes les plus marquants ne furent en définitive que des marginaux, des parias contraints à l'exil ou à une exclusion de plus en plus radicale dans un pays qu'ils croyaient être le leur. C'est dire le caractère précaire et illusoire d'une émancipation que Klemperer, fils de rabbin, avait poussé jusqu'à la logique extrême de l'acculturation. En ce sens, son itinéraire illustre jusqu'au paroxysme l'échec d'une intégration poussée jusqu'à l'acculturation totale. Ne restait alors qu'une stratégie stoïque de survie dans les ténèbres d'une Allemagne gangrénée par la déshumanisation.

Victor Klemperers Identitätsproblematik entspricht der seit dem 19. Jahrhundert bis zur Gegenwart, von Heine und Börne bis Gershom Scholem und Hanna Arendt aufgeworfenen Frage der Paradoxie einer « deutsch-jüdischen Symbiose » deren markanteste Vertreter letzten Endes als Außenseiter und Parias ins Exil oder in eine wachsend radikale Ausgrenzung getrieben wurden durch ein Land, das sie als ihr Land wähten. Diese Situation bezeugt den widerruflichen, illusorischen Charakter einer Emanzipation, die Klemperer als Rabbinersohn bis zur äußersten Grenze der Logik der Akkulturation verwirklicht hatte. In diesem Sinn veranschaulicht sein Werdegang bis zum Paroxysmus das Scheitern einer bewusst angestrebten Integration. Es blieb nur noch eine stoische Überlebenstrategie in der Finsternis einer weitgehend entmenschlichten deutschen Gesellschaft.

AUTEUR

RITA THALMANN

Professeur honoraire - Université Paris 7